

Cette inscription nous donne encore le nom de cinq politarques de Thessalonique : Aristarque, fils d'Aristarque; Nicius, fils de Théodore; Xénéos, fils de Simius; Théodore, fils d'Eutyclus; Démétrius, fils d'Antigone.

D'autres inscriptions, mentionnant des politarques, ont été indubitablement détruites dans les bouleversements et les démolitions qu'a subis l'ancienne Thessalonique. On en découvrira sans doute un jour de nouvelles, mais celles qui sont déjà connues sont amplement suffisantes pour justifier le langage de saint Luc et en certifier la parfaite exactitude¹.

¹ On trouve des politarques dans d'autres parties de la Macédoine, comme à Derriope : Τῶν ἐν Δερρίοπῳ πολιτάρχων συναγαγόντων τὸ εὐλευτέρων. Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine*, p. 315.

CHAPITRE V.

SAINT PAUL A ATHÈNES.

Le voyage de saint Paul en l'an 52, à Athènes, la ville la plus célèbre de la Grèce, est un des épisodes les plus intéressants racontés dans les Actes des Apôtres. Le voyageur de nos jours ne peut s'empêcher de ressentir une vive émotion quand il débarque au Pirée et plus encore, quand bientôt après, en approchant de l'antique cité qui fut « l'œil de la Grèce; la mère des arts et de l'éloquence, la patrie de tant de grands hommes »,

Athens, the eye of Greece, mother of arts
And eloquence, native to famous wits¹,

il voit apparaître l'Acropole et les ruines qui la couronnent, dorées par le brillant soleil de l'Attique et se détachant sur ce ciel bleu, si pur et si éclatant. On devine sans peine l'impression profonde que dut éprouver le grand Apôtre, à la vue de tant de monuments et de tant de chefs-d'œuvre, qu'il ne pouvait refuser d'admirer, mais qu'il ne

¹ Milton, *Paradise regained*, iv, 240-241, dans *The Works of english Poets from Chaucer to Cooper*, t. vii, Londres, 1810, p. 450.

pouvait pas non plus ne pas condamner, car ils avaient été élevés par la superstition en l'honneur des faux dieux.

En se rendant alors du port à la ville, on voyait encore des restes considérables des fameux « longs murs, » qui avaient fait autrefois d'Athènes et du Pirée comme les deux parties d'une même ville, unies par une double ligne de fortifications. Ces superbes débris donnaient déjà au voyageur une haute idée de la magnificence de la capitale de l'Attique.

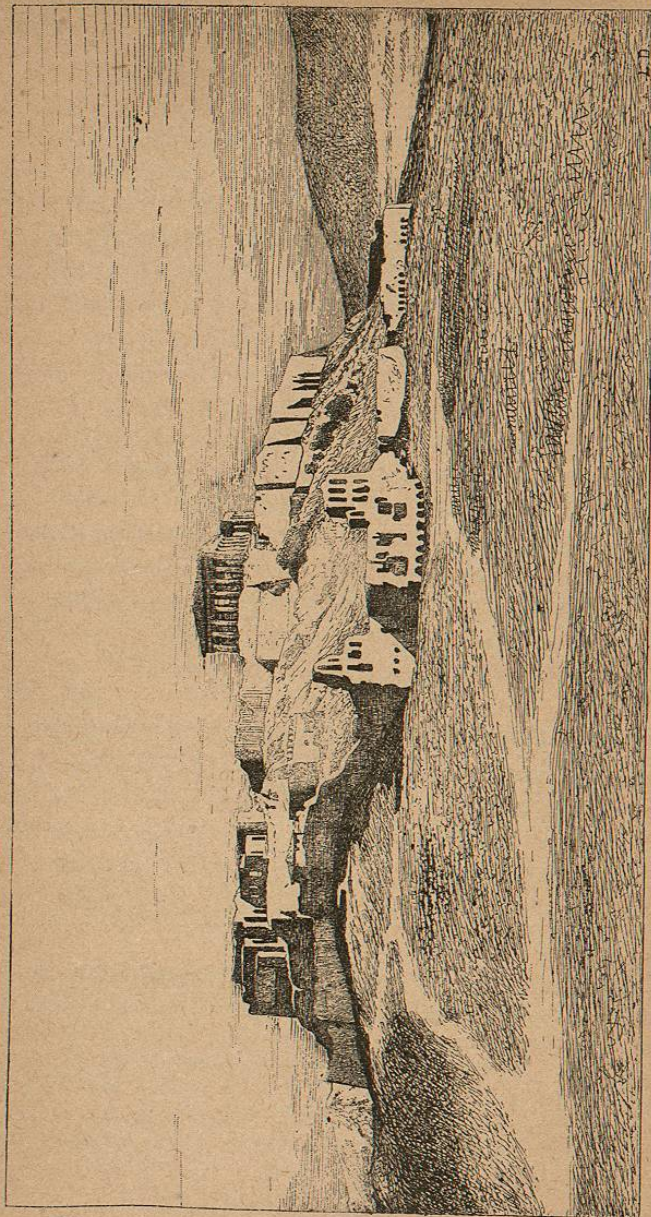
On entrait dans la cité même par la porte Piraïque¹, située entre le Pnyx et le Muséum². Dès qu'on arrivait devant la porte, on était frappé du goût des Athéniens pour les œuvres d'art et l'on était surpris de la multitude d'objets destinés à entretenir leur dévotion superstitieuse³. Au près de l'édifice où étaient déposés les vêtements qui servaient pour la procession annuelle de Minerve, patronne de la cité, était une statue équestre de Poseidon ou Neptune, armé de son trident. On passait devant le temple de Cérès, sur les murs duquel une inscription archaïque racontait que les statues renfermées dans ce sanctuaire étaient l'œuvre de Praxitèle.

Dès qu'on avait franchi la porte, le regard était attiré par les images d'Athéné, de Zeus et d'Apollon, d'Hermès (Mercure) et des Muses, près d'un sanctuaire de Dionysos ou Bacchus. A mesure qu'on avançait, les statues, les temples, les autels se multipliaient de tous côtés. Après avoir suivi une longue rue, ornée d'une colonnade, si l'on tournait à

¹ Pausanias peut nous servir de guide pour suivre saint Paul à Athènes. Il visita lui-même la ville, qu'il nous a décrite en détail, environ un siècle après l'Apôtre, et elle n'avait guère dû subir de changements dans cet intervalle, sauf les nouveaux édifices élevés par Adrien.

² Plusieurs points de détail sont contestables, mais le tableau reste vrai dans son ensemble. Voir Conybeare et Howson, *The Life and the Epistles of St. Paul*, in-12, 1881, p. 272 et suiv.

³ Act., xvii, 23.



48. — Ruines de l'Acropole d'Athènes.

gauche, on était au centre même de la vie publique de l'Attique, à l'*agora*¹; devant soi, au sud-est, on voyait se dresser l'Acropole avec tous ses monuments; au sud, le rocher de l'Aréopage; au sud-ouest était le Pnyx.

L'*agora*, où la foule était toujours nombreuse, était tout entourée d'édifices superbes, parmi lesquels les plus importants étaient le portique de Zeus Éleuthéros et le portique du roi dont le toit était orné de statues de Thésée et du Jour. L'*agora* elle-même était couverte de statues. Entre les platanes qu'avait plantés Cimon se dressaient les statues des grands hommes d'Athènes, Solon, Démosthène, etc., mêlées à celles des héros mythologiques, des demi-dieux et des dieux, Hercule et Thésée, les Éponymes qui donnaient leur nom aux tribus athéniennes, les Hermès d'où les rues tiraient leur appellation, les Apollons, protecteurs de la cité, et enfin, au centre, les statues des douze dieux.

L'Acropole², qui s'élève devant le spectateur et domine la scène dont elle est le glorieux couronnement³, n'est qu'une sorte de temple, un lieu sacré tout couvert de sanctuaires dédiés à Dionysos, à Esculape, à Aphrodite, à la Terre, à Cérès, à la Victoire Aptère, etc. Chacun des dieux de l'Olympe avait sa place à l'*agora*. Tous les lieux publics, tous les édifices civils eux-mêmes étaient consacrés à une divinité, et non seulement les dieux connus, mais même les

¹ On a fait, ces dernières années, à l'*agora*, des fouilles qui l'ont peu à peu débarrassée. Ce déblaiement était fort avancé à notre troisième voyage à Athènes, en mai 1894.

² Voir, Figure 48, les ruines de l'Acropole. Dessin de M. l'abbé Douillard. « D'après une aquarelle faite d'après nature en 1852, par M. de Curzon. Le Parthénon est au milieu; l'Aréopage, à sa gauche. » L. Douillard.

³ On ne peut imaginer, sans l'avoir vue de ses yeux, la beauté de l'Acropole d'Athènes même en ruines, se détachant dans ce ciel clair et pur de la Grèce. Une de nos plus grandes jouissances, dans les voyages que j'ai faits à Athènes, en 1888, en 1893, en 1894, c'était de contempler cette Acropole dont nous ne pouvions rassasier nos regards.

dieux inconnus avaient leur autel. La mythologie, le polythéisme étaient là tout entiers. Aussi ce spectacle frappa profondément le grand Apôtre. « Son esprit fut vivement excité en voyant cette ville livrée à l'idolâtrie¹. » Il prêcha donc avec ardeur la bonne nouvelle, d'abord, comme à son ordinaire, aux Juifs ses frères, puis aux prosélytes et aux païens eux-mêmes.

Les Actes nous disent qu'il y avait à Athènes une synagogue². La présence des Juifs dans cette ville est constatée par plusieurs inscriptions. Sur une porte, on lisait en grec le verset 20 du Psaume cxvii, d'après la traduction des Septante :

Αὕτη ἡ πύλη τοῦ [Κ]υ[ρί]ου, δ[ί]καιοι
[εἰ]σελεύσονται ἐν αὐτῇ :

Ceci est la porte du Seigneur; les justes
entrèrent par elle³.

Il est possible que saint Paul ait passé sous la pierre qui nous a conservé cette inscription, quoique cependant l'inscription puisse être d'origine chrétienne et non judaïque.

En tout cas, on a trouvé des tombeaux juifs en Attique, en particulier celui de Théodoula et de Moïse, dont les noms sont surmontés d'une représentation du chandelier à sept branches :

ΚΥΜΗΤΗ
ΠΙΟΝΘΕ
ΟΔΟΥΛΑ
ΚΑΙΜΩΣ

Κυμητήριον Θεοδούλα[ς] καὶ Μωσ[έως]

¹ Act., xvii, 16.

² Act., xvii, 17.

³ *Inscriptiones atticæ ætatis romanæ*, n° 404, t. III, part. I, p. 91.

⁴ *Inscriptiones atticæ*, n° 3546, t. III, part. II, p. 353.

Parmi les païens avec qui discuta saint Paul, le texte sacré nomme expressément les philosophes¹, les Épicuriens et les Stoïciens. On pourrait s'étonner que dans la patrie de Platon et d'Aristote, les Académiciens et les Péripatéticiens soient passés sous silence. Mais le langage de saint Luc est très caractéristique de l'époque où se sont passés les événements qu'il raconte. Les sectes qu'il nomme étaient opposées entre elles et comprenaient ainsi toutes les variétés intermédiaires. Les Stoïciens fondaient leurs principes sur la religion; au contraire, les Épicuriens, quoiqu'ils s'en défendissent, étaient athées dans la pratique et la réalité. La providence des dieux était devenue, par la force des choses, le point de litige entre les deux systèmes philosophiques. C'était là, on peut le dire, la question du jour. Les usages et le mode de gouvernement des Romains, établi sur les aruspices et les augures, comme on peut le voir dans les traités de Cicéron sur la *Divination*, la *Nature des dieux* et le *Destin*, avaient donné à cette question une plus grande importance. Plutarque, dans ses *Morales*, Quintilien, dans ses *Institutions*², ne nomment aussi que ces sectes extrêmes. Saint Luc parle comme eux, et en ne nommant que les Épicuriens et les Stoïciens, il adopte le langage des lettrés ses contemporains.

Les Athéniens étaient fort curieux de leur nature : « Ils passaient tout leur temps à dire ou à écouter quelque chose de nouveau³. » C'est là un trait de caractère qui a été noté par plusieurs auteurs de l'antiquité, comme par saint Luc.

¹ Act. xvii, 18. C'est le seul passage de l'Écriture où se lise le nom de « philosophes ». Cf. plus haut, p. 47, note 1.

² Plutarque, *Mor.*, *De defectu oratorum*, 19, édit. Didot., t. III, p. 514; Quintilien, *Inst. or.*, v, 7, 33; vi, 3, 78, édit. Teubner, p. 200, 275.

³ Act., xvii, 21. Εἰς οὐδὲν ἕτερον εὐκρίουν ἢ λέγειν τι καὶ ἀκούειν καινότερον. Ce dernier mot est celui qui est employé ordinairement par les auteurs

D'après un fragment de Ménandre¹, si l'on adressait la parole à un esclave athénien travaillant à la campagne, il cessait aussitôt de bêcher et était en état de vous rapporter mot pour mot les termes du dernier traité. Démosthène reprochait à ses compatriotes de perdre leur temps en allant à droite et à gauche, demandant : « Que dit-on de nouveau ? » Plutarque rapporte la conversation des foules qui se pressaient dans les marchés et dans les ports. On entendait d'abord la question ordinaire : — « Qu'y a-t-il de nouveau ? » — A laquelle on répondait : — « Comment donc ! N'étiez-vous pas à l'agora ce matin ? Pensez-vous qu'on a fait une nouvelle constitution dans ces trois dernières heures ? »

La doctrine nouvelle annoncée par saint Paul piqua la curiosité des Athéniens ; ils désirèrent en entendre l'exposition suivie. On se trouvait alors dans l'agora. On le conduisit au-dessus, sur le rocher de l'Aréopage, afin qu'il pût avoir un plus grand auditoire.

Il faut avoir été soi-même sur ce rocher nu, à l'endroit où parla le grand Apôtre, pour comprendre pleinement le récit des Actes et le discours que saint Paul adressa du haut d'une telle chaire à ces Athéniens légers mais intelligents, à ces philosophes si célèbres dans l'antiquité. Quand on suit les traces du grand Apôtre dans les lieux qu'il a évangélisés, on les retrouve à grand'peine ; le temps ailleurs, a tout détruit, mais ici il a respecté le roc ; l'on

grecs dans la même circonstance, par exemple dans Théophraste : *Μὴ λέγεται τι καινότερον*; *Charact.*, 8, édit. Didot, p. 6.

¹ Ménandre, *Fragm. Georg.*, 9, édit. Didot, p. 11.

² Démosthène, *In Philip.*, 1, 10, édit. Didot, p. 23. *Λέγεται τι καινόν*; Voir aussi Id., *Ad Philippi Epist.*, 17, p. 83.

³ Plutarque, *De curiosit.*, 8, édit. Didot, *Mor.*, t. 1, p. 628, par exemple. Voir plusieurs autres passages rapportés textuellement dans J. J. Wetstein, *Novum Testamentum græcum*, 2 in-f^o, Amsterdam, 1752, t. II, p. 567.

est sûr d'être à l'endroit même d'où Paul a harangué le peuple, et l'on peut aisément s'imaginer quelles pensées durent remplir son âme d'apôtre. De cette éminence, quel spectacle se présente au regard ! On est à quelques pas et immédiatement au-dessous de la colline escarpée de l'Acropole, dont l'Aréopage, consacré à Arès ou Mars, ainsi que son nom l'indique, n'est que le prolongement : l'un et l'autre ne sont séparés que par une profonde déchirure, au fond de laquelle était le sanctuaire des Euménides. Le rocher est nu ; il n'a jamais porté ni édifices ni monuments. On y monte par seize degrés taillés dans la pierre même ; au haut de ces degrés on voit encore les sièges, également taillés dans le roc, sur lesquels siégeaient les trois juges de l'Aréopage. Au bas de l'escalier, sur la pente douce, peut se tenir une foule considérable. Le rocher est à pic du côté de l'Acropole et de la ville moderne. Derrière l'escalier et les sièges des juges, il ne reste qu'un espace assez étroit.

Là saint Paul avait donc sous les yeux, avec les plus beaux monuments de l'art grec, toutes les superstitions du peuple athénien, « le plus superstitieux de tous les peuples¹, » et les souvenirs de ces grands orateurs et de ces grands poètes. Au-dessus de lui, à l'est, sur l'Acropole, son regard rencontrait les Propylées, et il aurait pu y voir se dérouler, sur les longues et larges marches, les panégyries et les processions solennelles qui allaient rendre hommage à la déesse protectrice de la cité, Pallas-Athéné, et visiter le fameux Parthénon, le temple de la Victoire Aptère, et les autres sanctuaires et édifices sacrés qui couvraient la cime nivelée de la colline, tous ces monuments en marbre pentélique, jauni par le temps, qui faisaient la gloire et l'orgueil de la ville de Minerve.

L'Apôtre savait qu'au-dessous, sur les flancs de l'Acro-

¹ Act., XVII, 22.